L'AMI DE LA RÉVOLUTION.

PHILIPPIQUE.

Aux représentans de la nation, aux gardes nationales et à tous les Français.

CITOYENS,

VOTRE cri s'est fait entendre jusques dans ces climats brûlans, où l'espece humaine gémit dans l'esclavage : il a pénétré tous les cœurs et ils vous ont répondu. Français, toutes les nations ont les yeux fixés sur vous! Les amis de la révolution vous secondent en Angleterre par leurs applaudissemens et par leurs vœux ; les peuples de la nouvelle Amérique, vous invitent à suivre leur exemple, et tous vos voisins attendent avec impatience le succès de vos généreux efforts.

Déjà votre constitution est adoptée par des hommes impatiens de s'affranchir du lâche gouvernement des prêtres. Les décrets de l'assemblée nationale s'exécutent dans un pays indépendant (1),

---

(1) Avignon et le comtat ont adopté pour leurs loix les décrets de l'assemblée nationale, qu'ils ont sur le champ fait exécuter, après avoir chassé le légat et les troupes du Pape.

avant même de s'exécuter dans nos provinces. L'Italie attentive à cette conduite, ouvre enfin les yeux.

Français, dans ce moment où l'impulsion que vous avez donnée, se répercute au loin dans tous les royaumes; dans ce moment où votre constitution touche presque à sa fin, et vous promet sous le règne des loix, tout le bonheur dont les institutions humaines peuvent être susceptibles; dans ce moment où, par l'alliance la plus solemnelle, vous avez contracté l'engagement de mourir fidèles aux lois; dans ce moment, dis-je, j'entends calomnier votre zèle; par-tout on publie que, fatigués des travaux que vous avez entrepris pour la cause commune, vous vous lassez déjà de servir la patrie, et que vous l'abandonnez à la fureur des traîtres qui l'attendent comme une proie pour la dévorer.

Eh quoi! seroit-il vrai que votre ardeur se rallentît? Seroit-il vrai que votre courage expirât au milieu de vos triomphes? S'il en étoit ainsi, permettez que je vous conjure au nom de la patrie, au nom de la justice, et de tout ce que vous avez de plus cher, de ne pas désespérer du salut de la république; que je mette sous vos yeux les grands exemples que vous ont transmis les peuples jaloux et dignes de la liberté.

Votre courage se lasse! Eh! vous ne faites que commencer. Souffrirez-vous que le nom Français se couvre d'un éternel opprobre? Souffrirez-vous que l'on vous reproche cette inconstance, cette légereté que l'on attribue au caractère de la nation? Souffrirez-vous que l'on vous reproche encore que l'impétuosité Française ne dure qu'un moment, et que pour nous vaincre, il suffit d'at-

tendre que ce premier feu soit ralenti ? Eh! ces reproches sont pour nous des encouragemens. C'est un nouvel aiguillon pour notre zèle. Rappellez-vous ce serment, de répandre tout votre sang pour le maintien de la constitution; et si vous êtes déjà fatigués d'être libres, sera-ce dans la servitude que vous irez chercher le repos?

Votre courage se lasse! Ah! vous ne savez guères le prix de la liberté. N'en jugez pas par les fruits précoces que vous avez goûtés; attendez que l'heureuse influence des loix les ait mûris, et vous saurez alors combien ils sont délicieux! Apprenez des peuples les plus célèbres ce que vous en devez penser. Le grand roi, (1) jaloux d'un simple hommage, vient fondre avec toutes les forces de l'Asie sur les petites villes de la Grèce; mais des hommes libres sont invincibles. Tous les peuples s'unissent pour résister; les Athéniens abandonnent leur ville au pillage et suivent Thémistocle; ils portent la république avec eux sur les mers, et tandis que leurs maisons deviennent la proie des flammes, Athènes flottante subsiste encore et va triompher à Salamine, de toute cette puissance qui s'imaginoit en détruisant des murailles, avoir anéanti la république.

Si cet exemple, et ceux que les villes libres vous offrent en foule, étoient sans cesse sous vos yeux, ils ranimeroient votre zèle, ils entretiendroient cette noble ardeur que les étrangers admirent. Rappellez-vous ce qu'un Anglais répondit l'année derniere à l'une de vos patrouilles, lorsque vous étiez dans le travail de la révolution: « pardonnez,

---

(1) Xerxès.

Monsieur, lui disoit le caporal, si nous portons l'inquisition aussi loin (1); un peuple ne peut prendre trop de précautions lorsqu'il veut conquérir la liberté ». Courage, braves citoyens, répondit l'Anglais transporté d'admiration : vous l'aurez cette liberté, car vous en êtes dignes ».

Non, citoyens, votre courage ne se laissera point abattre ; vous n'abandonnerez point ces hommes qui travaillenr avec tant d'ardeur à la régénération de l'empire, et dont vous avez si vigoureusement secondé les efforts. Si les plaintes que font entendre de toutes parts ceux qui ne vivoient qu'en dévorant la substance des citoyens, si les craintes que l'on cherche à vous inspirer, pouvoient produire quelqu'impression sur vos esprits, ne vous allarmez pas, citoyens; songez qu'il faut subir une épreuve, avant d'arriver au bonheur d'être libres; votre constance, durant cette épreuve, fera voir que vous méritez de le devenir. Combien les Grecs n'ont-ils pas combattu pour cette liberté, dont ils étoient si jaloux? Que de travaux entrepris par les Romains et par toutes les républiques anciennes ? Mais n'allons pas si loin chercher des exemples. Voyez à côté de vous les modèles que vous devez imiter! Les Anglais ont combattu pendant 60 ans pour fonder leur gouvernement; l'Amérique a subi l'épreuve d'une guerre de sept années ; les Suisses ont bravé toutes les forces de l'Empire. Ces Peuples, animés par l'amour de la liberté, ne se sont point laissés abattre par la crainte et par les difficultés ; et maintenant ils jouissent, dans une paix profonde, des douceurs

(1) L'on arrêtoit toutes les voitures pour s'assurer s'il n'y avoit rien de suspect.

de cette liberté qu'ils ont fondée dans leurs Etats.

Mais ce qui doit vous encourager sur-tout, c'est la disposition actuelle des peuples de l'Europe, et l'intérêt qu'ils prennent au succès de notre révolution. Que les ennemis de la France s'étayent, s'ils le veulent, d'une protection qui leur manque; je dois vous dire la vérité, citoyens, et vous pouvez vérifier, par vous-mêmes, ce que je vais attester.

Vous donnez en ce moment un grand spectacle à toute l'Europe; tous les peuples ont les yeux sur vous, ils s'intéressent à vos travaux, et ils font des vœux pour qu'ils soient couronnés par un heureux succès, parce que vous cherchez à rétablir l'homme dans ses imprescriptib.es droits, parce que vous le placez sous la seule dépendance et sous la protection des loix. Si vous réussissez, sur le champ ils vous imitent, si vous succombez après de vains efforts, si vous retombez sous la verge du despotisme, ils seront consternés, et ils désespéreront de jamais être libres, puisque le peuple le plus riche, le plus puissant, le plus courageux aura vainement tenté de le devenir.

Eh! croyez-vous, Français, qu'il existe un seul homme qui soit étranger à votre révolution? Lorsque vous travaillez à délivrer l'espèce humaine de la servitude sous laquelle elle gémissoit; lorsque vous l'affranchissez à la fois de la barbarie des préjugés et du gouvernement féodal; lorsque vous garantissez la vie des citoyens des entreprises du pouvoir arbitraire, et leurs fortunes de la voracité des agioteurs, des traitans, des financiers, des grands, des ministres, et de cette foule de gens qui venoient s'enrichir à la cour et dans la capitale, des dépouilles de tout le royaume; croyez-vous

qu'il existe un seul homme qui voye, d'un œil indifférent, tous vos nobles travaux ? Non, citoyens, l'auteur de la nature a gravé dans tous les cœurs des principes de justice qui ne permettent pas d'être insensible à ce spectacle. Il n'est pas plus possible aux peuples voisins d'être indifférens, qu'il ne nous est possible à nous-mêmes de voir de sang-froid dans nos histoires, la vertu courageuse aux prises avec le vice et la liberté armée contre le despotisme et l'oppression.

Trente tyrans subjuguent Athènes. Les citoyens gémissent sous le plus cruel despotisme. L'indignation nous saisit, en voyant que trente usurpateurs asservissent un peuple entier, sans qu'un seul homme ose leur résister. Cependant, un généreux citoyen, sans soldats, sans fortune, sans autre appui que son courage, vient au secours de sa patrie, il fait entendre le nom de liberté ; plusieurs citoyens se rangent autour de lui ; les tyrans sont punis, et le peuple recouvre ses droits. Quel est celui d'entre vous qui n'a pas fait des vœux pour le succès de cette glorieuse entreprise ? Qui de vous a pu désirer que les tyrans conservassent leur autorité ? Français, il en est de même aujourd'hui ! Les mauvais citoyens, intéressés à maintenir la tyrannie, sont les seuls qui désirent une contre-révolution ; mais lorsque nos descendans liront cette partie de notre histoire, ils s'indigneront de votre lâcheté, si vous abandonnez une cause que vous avez si bien défendue. Les peuples voisins pensent de même. Songez, citoyens, que votre constitution va devenir bientôt un modele qu'ils s'empresseront d'imiter, et que vous y jettez les fondemens de celle qu'ils doivent se donner un jour.

L'Espagnol, fier et généreux, préférera de dépendre de lui-même, en obéissant à ses loix, plutôt que de languir sous un gouvernement foible et arbitraire, qui frappe son sol d'une affreuse stérilité. L'Anglais, qui se croyoit libre, apperçoit les imperfections de sa constitution, et cherche le moment favorable de rétablir la liberté par une représentation plus égale. La Hollande asservie par le chef qu'elle s'étoit donné, se plaint de l'infraction de ses loix, qui n'ont pu la garantir des entreprises d'un usurpateur puissant. La Suéde, gouvernée par un seul pouvoir, qui vient de conquérir tous les autres, en détruisant l'autorité du sénat, attend que la révolution française ait abattu cette puissance ministérielle, et les intrigues de cette cour, où se sont formés les projets destructeurs de sa liberté. Les villes d'Allemagne, lasses du gouvernement féodal, et l'oppression de cette foule de maîtres qui tremblent eux-mêmes sous un suzerain, et qui sont toujours en crainte sur leur systême d'équilibre; ces villes se rappellent qu'elles ont été libres, et qu'elles fleurissoient jadis sous de bonnes loix. Les Romains, si dégénérés, rougissent d'obéir à ces prêtres, dont l'orgueil ceignit le front d'une triple couronne, et qui se croyoient les dispensateurs des royaumes; à ces ambitieux pontifs, qui se sont emparés d'une puissance temporelle, en vertu des ridicules donnations de Charlemagne, de Louis le débonnaire, des princes Normands, conquérans des deux Siciles, et de la concubine Mathilde, qui fit présent à son confesseur des duchés de Spolête, Bénevent, Férare, de la Romagne et de la Marche d'Ancône; donnations exécutées et ratifiées humblement par des empereurs mis en

pénitence, et condamnés à faire amende-honorable, nuds en chemise, pendant les rigueurs de l'hiver. Les Romains, qui, tant de fois pressés par la honte, avoient essayé de rétablir l'ancien sénat, et la dignité consulaire, renouvelleront sous de plus heureux auspices, leurs efforts mieux concertés, et soutenus par votre exemple et vos succès.

Français, interrogez toutes les nations, et demandez-leur ce qu'elles pensent de votre révolution ! Voyez tous les despotes trembler, et par les précautions dont ils s'environnent, jugez de leurs craintes et des dispositions de leurs sujets ! Que diroit-on de vous, si tant de travaux n'aboutissoient qu'à vous rendre plus esclaves, et si par votre découragement vous laissiez triompher les ennemis de la révolution ?

Quel spectacle alors présenteroit la France, et quel déshonneur couvriroit à jamais toute la nation ! On verroit les Français, lâches et tremblans, tendre les mains et supplier qu'on les enchaîne ; on les verroit river eux-mêmes les fers qu'ils se sont donnés, et regarder leur servitude comme une grace. Ces mains triomphantes qui ont détruit les bastilles, seroient employées à les rebâtir et à creuser les cachots dans lesquels de nouveaux ministres nous condamneroient à mourir de rage et de désespoir. Alors toute l'Europe se demanderoit à elle-même : est-ce donc là ce peuple frivole qui nous fit illusion pendant quelques momens par son énergie et par la grandeur de son courage ? Est-ce là ce peuple qui s'arma tout entier pour défendre sa constitution et sa liberté, qui montra tant d'empressement pour s'unir par des alliances et par des sermens, foibles témoignages d'une fraternité si-

mulée? Peuple volage et frivole, qui ne sait que préparer des fêtes et des réjouissances, et dont les bras si actifs pour dresser des autels à la patrie, des amphithéâtres et des cirques, n'ont pas la force de soutenir leurs armes, et de les employer à maintenir l'ouvrage qu'ils ont commencé! Peuple inconstant et imbécile, qui ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas, qui n'aime que le changement et la nouveauté. Peuple corrompu, qui se croyant animé de ce noble sentiment qui fait les héros, ne laisse voir que la foiblesse des lâches, et souille jusqu'à la vertu. Vil troupeau qui se remet au pouvoir de ses tyrans, et préfère de ramper dans la servitude, plutôt que de soutenir un rôle qui demande une élévation d'ame dont il est incapable! Voilà les reproches justement mérités que nous adresseroit toute l'Europe. Quelle leçon pour les peuples! Quelle leçon pour les ministres, qui, ne doutant plus de l'excès de la corruption et de la bassesse des citoyens, n'auront point de ménagement à garder avec des hommes qui se croient encore trop heureux si l'on daigne les opprimer!

Français, voilà ce que vous deviendrez! Vous étiez du moins célèbres dans l'univers par votre urbanité, votre esprit, vos talens et vos arts; maintenant dégradés, vous ne serez plus que l'opprobre du genre humain et le déshonneur des nations.... Je n'exagère pas, citoyens; voyez ce que tous les politiques, ce que tous les historiens ont dit de ces lâches Italiens, qui, après avoir essayé de secouer le joug d'une puissance ridicule et méprisable, sont retombés dans une servitude plus honteuse; d'autant plus vils, qu'ayant fait paroître de plus nobles sentimens, ils n'ont laissé voir aux specta-

teurs que leur corruption et leur lâcheté. Ce que l'on a dit de ces peuples, on le dira de vous, et vous le mériterez. Vous avez fondé dans l'Amérique un gouvernement libre, et vous ne savez pas établir le vôtre! Voyez ces Américains qui vous encouragent et vous invitent à faire pour vous-même ce que vous avez fait pour eux! Ils jouissent d'une constitution qui les rend heureux; et vous instruits, par leur exemple, guidés par ce héros, l'honneur de notre nation et le digne émule de Washington, vous n'avez pas assez de force pour les imiter! Tourmentés par un vil égoïsme, vous ne comptez que vos pertes, vos malheurs particuliers; vous ne savez pas en faire le sacrifice à la patrie. Un travail qui n'est pas payé vous fatigue et vous rebute. Il vous faut des tyrans qui vous conduisent comme des esclaves à votre journée, et vous consentirez qu'ils retiennent pour eux la moitié du salaire. Votre liberté, votre sûreté, vos propriétés ne vous touchent plus; peu importe que vous soyez flétris par les préjugés, ruinés par les procès et par les traitans, que vos épouses, vos enfans vous soient enlevés, que des ministres et des magistrats despotes vous vexent de mille manières, pourvu que vous restiez oisifs, et qu'on vous délivre du travail qu'exige une liberté qui vous pese et vous incommode.

Eh bien! si vous êtes résolus d'abandonner la cause publique, et de livrer l'état à la merci des intrigans qui veulent s'en emparer, je vais vous prédire le sort qui vous attend, vous, vos femmes et vos enfans.

Vous serez opprimés par vos rois. Le ciel placeroit en vain sur le trône des hommes justes, hu-

mains, économes comme Louis XVI, il ne sera pas en leur pouvoir de vous défendre contre les vexations du gouvernement : et s'il arrive que ces rois soient prodigues ou foibles comme Louis XV, ambitieux et remplis de vanité comme Louis XIV, que deviendra l'état entre leurs mains ? Vous aurez des ministres plus puissans que leurs maîtres; ils mettront la France au pillage; et leur dissipation, leur avarice, imagineront chaque jour de nouveaux impôts. Rappellez-vous combien étoient fertiles en ressources de ce genre, les Calonne, les Terray, et tant d'autres ? Lisez dans les recueils de leurs travaux, combien ils ont inventé de moyens de vous vexer. Vous verrez la cour se repeupler de femmes intrigantes et dissipatrices, de princes débauchés, entre les mains desquels l'argent fondra comme la cire dans un brâsier ardent; des prostituées monteront sur le trône, et du sein même des plus obscènes voluptés, gouverneront la France, et disposeront à leur gré de la vie, de la fortune et de la liberté des citoyens. Combien de victimes sacrifiées à la Pompadour, à la Dubarry! Les cachots regorgeoient des citoyens qu'on y laissoit périr sur de vains soupçons. Des lettres de cachet, des ordres arbitraires feront de nouveau trembler tous les citoyens. Rappellez-vous les horribles exemples dont vous avez été les témoins; rappellez-vous que le plus doux, le plus honnête de vos ministres a donné pour sa part quatre-vingt mille lettres de cachet (1).

Et si vous échappez aux fureurs de ces pre-

(1) Le cardinal de Fleury.

miers tyrans, vous n'échapperez pas aux recherches des tyrans subalternes, qui seront envoyés pour vous vexer en détail. Vous aurez des lieutenans de police, qui, se croyant de petits ministres, viendront à la tête d'une armée de scélérats, échappés au supplice, pénétrer jusques dans l'intérieur de vos maisons. Vous serez inquiétés, emprisonnés sur la foi de vils mouchards; ou bien si vos femmes, vos filles ont des appas, elles vous seront enlevées par ces brigands, qui les revendront après les avoir déshonnorées. Eh quoi! Citoyens, le souvenir des Sartine, des Lenoir, est-il donc effacé de vos esprits? Fut-il jamais des hommes qui portassent plus loin la scélératesse? Mais ce n'est pas assez, leurs inspecteurs, leurs commissaires, leurs commis, leurs secrétaires, vous vexeront encore à l'abri de leur autorité. Cherchez un azyle qui vous garantisse; il n'en est point que l'espionage ne découvre; et vous n'aurez pas même la liberté de fuir! .. Vous verrez reparoître les intendans, les secrétaires d'intendances, les subdélégués, tous ces sang-sues aux ordres des ministres et du conseil, et si vous comptez sur les loix pour vous protéger, dans quels tribunaux porterez-vous vos plaintes? Voyez ces gouffres où s'engloutissent en détail les fortunes des particuliers! Magistrats, secrétaires, greffiers, commis, avocats, procureurs, huissiers, faiseurs d'affaires...; tous ces brigands tendent leurs toiles autour du palais, et si vous avez le malheur d'y tomber, vous n'en sortirez qu'après qu'ils auront pompé jusqu'à la derniere goutte de votre sang.

Vous aurez encore des traitans qui viendront armés d'Arrêts du conseil et d'Edits burseaux,

exercer de nouveau leurs brigandages ; et dans toutes les parties de la France, les citoyens seront pressurés pour en extraire les trésors que dévore le gouvernement et les financiers à qui les ministres nous ont vendus... Jettez les yeux sur le faste insolent de ces parvenus, et voyez par quels forfaits ils se sont enrichis !

Vous aurez des agioteurs qui soutireront tout le numéraire des provinces, et s'enrichiront des pertes paticulières qu'ils auront calculées. Les grands Seigneurs viendront ramper à la cour dans les anti-chambres des ministres, et tendre la main pour avoir leur part des dépouilles du peuple. Les prélats, les riches bénéficiers, laissant à d'autres le soin de leur troupeau, viendront consommer en débauches leurs immenses revenus, et ne paroîtront un moment dans leurs bénéfices, que pour mettre à contribution leurs fermiers, raçonner leurs débiteurs, et recueillir les sommes énormes qu'ils viennent sacrifier aux plus sales plaisirs.

Eenfin, vous serez accablés par les impôts, par les emprunts plus funestes encore; et ces ressources insuffisantes consumées d'avance par des anticipations, par des prodigalités insensées, vous conduiront infailliblement à la banqueroute, aux horreurs des guerres intestines, et prépareront sur vos têtes les épouvantables calamités dont vous êtes menacés depuis long-tems, et auxquelles il vous sera désormais impossible d'échapper. Si vous retombez sous l'ancien gouvernement, cherchez qui vous délivre de ces maux !

Ciroyens, soyez de bonne foi; perdez un moment de vue votre intérêt particulier. Qu'ont fait vos représentans ? et quelle autre ressource avez-

vous pour éviter les malheurs dont vous êtes menacés ? L'assemblée nationale se croyant forte de votre propre volonté, de votre approbation, a voulu tarir la source des abus. Ministres, intendans, financiers, juges, praticiens, impôts, gabelles, régime féodal, abus ecclésiastiques ; elle a tout supprimé. Elle a beaucoup entrepris, mais elle a compté que vous auriez assez de courage pour la seconder. Elle a compté sur votre patriotisme, et sur ce zèle dont vous lui avez donné tant de preuves ; elle n'a pas compté sur votre molesse, sur votre avarice, sur votre inconstance, sur votre légéreté, sur votre dépravation ; voilà son crime, osez lui en faire un reproche ? Elle a voulu saisir le moment favorable, le seul peut-être où l'on pût tenter avec succès une régénération. Le plus fort est fait. Déjà la France est divisée en ses départemens ; ce grand ouvrage est consommé. Idée sublime, et dont nous aurions pu concevoir à peine l'exécution ! Les corps administratifs sont formés ; l'esprit de province a disparu ; les préjugés se dissipent comme des nuages légers que le zéphir chasse devant lui. Les droits de l'homme sont rétablis, et tous les citoyens également appellés aux places, ne connoîtront plus d'autres distinctions que celles de leurs talens et de leurs vertus ; les tyrans ont été terrassé, la justice a repris son empire, les ecclésiastiques sont rapellés aux vertus de l'église primitive, les exactions qui se commettoient dans les temples sont suprimées ; l'horrible impôt de l'administration de la justice, ne pésera plus sur les plaideurs ; la vie des citoyens ne sera plus en danger ; toutes les grandes idées éparses dans les ouvrages des sublimes génies que le monde

a produits, ont été rassemblées pour composer le plus sage des gouvernemens, le plus conforme à la nature de l'homme, et qui le rapelle le plus à la dignité de son être. Français, voilà ce que vos représentans ont faits pour vous !

Est-il besoin de compter tous les avantages qu'il vous ont procurés ? Lisez leurs décrets, et mettant à l'écart tout esprit de parti, jugez ! Ces décrets sont sous vos yeux ; attendez du moins que vous puissiez en recueillir les fruits. Et vous abandonneriez votre ouvrage ? Et vous livreriez l'état au pouvoir de ses ennemis ? Non, vous en êtes incapables. Si l'assemblée nationale commet quelques erreurs, c'est un tribut qu'elle paie à l'humanité. Il n'appartient qu'à Dieu seul d'atteindre à la sublime perfection. Respectez donc ses décrets, unissez-vous contre ceux qui la calomnient ; ne prêtez plus l'oreille à ces inculpations intéressées, par lesquelles on veut préparer sa ruine. Vous serez toujours à tems de réparer les fautes qu'elle pourra commettre; et si votre unique espérance repose sur ses opérations, votre devoir est d'en seconder l'éxécution, et d'effrayer, par votre union, tous ceux qui n'attendent plus rien que du désordre et de la confusion, dans lesquels ils s'éfforcent de nous plonger.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

SUR LE PEUPLE.

P. S. Si jamais le peuple Français pouvait prendre du goût pour l'instruction, et qu'il voulût prê-

ter autant d'attention à ses instituteurs qu'il en donne à la danse, aux épigrammes, aux satyres, aux calomnies et aux chansons, il deviendroit infailliblement le premier peuple du monde. Alors on ne lui parleroit pas en vain de ses droits et de ses devoirs ; alors il jugeroit sainement et équitablement de toutes choses.

Ah! que la révolution fasse ce miracle, afin qu'il puisse participer à tout ce qu'elle doit avoir d'heureux, puisque c'est par lui et pour lui qu'elle s'est faite.

Oui, peuple! croyez-en les gens de bien, les gens éclairés, qui vous disent : instruisez-vous, si vous voulez mériter votre estime et la nôtre. Instruisez-vous si vous voulez être recommandable à la société ; instruisez-vous si vous voulez jouir des avantages que procurent les sublimes moralités ; laissez-là ces jeux honteux, ces turpitudes qui vous dégradent, ces dissolutions crapuleuses qui vous abrutissent ; levez la tête ; sortez de cet abaissement, et dites-vous avec une noble fierté :

Un peuple libre ne doit pas penser comme un troupeau d'esclaves : d'autre temps, d'autre mœurs, puisque je suis libre maintenant je dois m'élever jusqu'à la région des vertus qui accompagnent la liberté,

Tel doit être le langage d'un peuple dont l'intelligence n'est pas absorbée par la brutalité et l'ignorance.

De l'Imprimerie de N. RENAUDIERE, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 69.